

# Ethnologie française

\*\*\*

## Appel à contributions

### « Faire silence »

#### *Coordination*

**Deborah Puccio-Den**, directrice de recherche au CNRS (LAIOS-IIAC, EHESS, Paris)

#### *Argumentaire*

Le silence, voilà un thème qui se démarque à la fois par son omniprésence et par son absence. Des femmes et enfants « victimes silencieuses » de violence, des citoyens révoltés face à ce qu'on ne leur « dit pas » ou à la manière dont on « invisibilise » leurs problèmes, des mouvements protestataires « silencés », des associations qui essaient de porter toutes ces revendications dans l'espace public pour les faire « entendre »... Est-ce l'omniprésence de ce mot, dans toutes ses déclinaisons, au sein du débat politique et médiatique actuels, ou est-ce l'absence d'une réflexion anthropologique conduite à partir de cas empiriques et de descriptions ethnographiques minutieusement menés qui doit nous inciter à amorcer une réflexion collective sur le silence comme pratique, comme *faire* ?

Le silence a tantôt été décrit comme quelque chose qui *n'est pas là* (une parole qui s'absente, un bruit qui s'évapore, un vide, un « trou » ou un « blanc » dans la communication), tantôt comme quelque chose qui est *déjà là*, soubassement de tout acte de langage qui vient s'y poser. Ce numéro se propose d'interroger le silence *en train de se faire*, en explorant sa dimension pragmatique et les problèmes pratiques que cette exploration implique sur le plan de la méthodologie, voire de la déontologie de la recherche – d'où la nécessité de réinvestir de façon réflexive et engagée cette notion par-delà les difficultés réelles à saisir ce qu'il *est*, pour explorer l'ineffable, l'insaisissable, l'indicible et l'indescriptible, qui sont précisément ses *modes d'existence*. Que peut-on dire de l'expérience du silence en soi, en tant que modalité spécifique d'action et d'interaction, avec ses qualités propres, ses contraintes et ses possibilités ?

Etudier les multiples façons de *faire silence* induit à s'interroger sur ce qu'il *fait* à son tour à la vie sociale, ou ce qu'il *fait faire* aux acteurs qui y sont engagés (Puccio-Den, 2017). Mais comment *faire* ou *faire faire* en silence, en s'appuyant sur quels ressorts, médiations, supports et objets ? Le silence comme pratique comporte un double volet : le *faire taire*, ou la censure dans toutes ses formes, qui a récemment suscité des entreprises de recherche collectives en anthropologie (*Terrain* 72/2019), et le *taire* comme *faire* ou comme *savoir faire*, autrement dit ces « actes de silence » que Keith Basso proposait de décrire il y a un demi-siècle déjà. Dans son article pionnier, intitulé « To Give Up on Words. Silence on Western Apache Culture » (1970), l'anthropologue américain avait procédé à un repérage et à une analyse de « situations » dans lesquelles les Apache retiennent volontairement leurs mots, lançant un appel à élargir ce même type d'enquête et de questionnement à d'autres populations. Cet appel est malheureusement resté inécouté.

La première intention de ce numéro est donc de reprendre ce questionnement et de le mettre au service d'une entreprise descriptive : comment décrire les pratiques volontaires et collectives du silence, et en faire l'objet d'une enquête ethnographique non pas en considérant ce dernier comme le reste fastidieux d'une discipline qui n'aboutit que par l'exercice de la parole et l'interaction langagière, mais pour fonder une observation différente, pour porter un regard *autre* sur nos terrains et sur ce qu'ils peuvent nous *dire* à travers leur silence ? Dans cette perspective, et pour l'exprimer avec les mots de David Le Breton, le silence « n'est pas seulement une certaine modalité du son, il est d'abord une certaine modalité du sens » (Le Breton 1997 : 150).

En effet, le silence s'impose comme une thématique originale de recherche qui semble *dire* beaucoup de nos sociétés passées et présentes, de leurs configurations politiques, de leurs expressions culturelles. Mais il y a plus encore : sa problématisation est susceptible de nous conduire à porter un regard novateur, et parfois critique, sur les fondements épistémologiques des sciences sociales. Ce projet est donc bifide : une branche de l'exploration concerne le silence lui-même ; l'autre, réflexive, concerne ce qu'une question telle que le silence met en jeu dans la pratique ethnographique, et plus en général dans les sciences sociales.

Le paradigme sur lequel se fondent les sciences sociales relègue le silence du côté du raté, du vide ou du *vacuum*, voire de l'échec par rapport à la performance réussie que serait la parole, parfois même du pathologique par rapport à une parole assumée comme base de toute thérapie légitime, individuelle ou sociale (Kidron 2009). L'éventail de ses déclinaisons fait apparaître le silence tantôt comme une partie saillante des phénomènes sociaux (le silence carcéral, le silence mafieux et l'*omerta*, la clôture monastique, les pratiques artistiques du mime et du cinéma), tantôt comme un manque, une absence (les pathologies du langage, l'empêchement punitif, la dissimulation, le mutisme imposé). Ce numéro a vocation à devenir un espace de discussion pour fonder, inventer ou fabriquer collectivement les moyens d'une analyse qui, tout en prenant en compte ces polarités, permette d'étudier le silence pour ce qu'il *est*, et non pour ce à quoi il s'oppose. Essayons donc de dégager le silence de son inverse, de ce par rapport à quoi il est pensé, et de le concevoir comme une composante autonome des faits sociaux qu'il imprègne, comme un autre moyen d'expression à la disposition du sujet et des collectivités, comme « une des modalités de la parole » (Debiais 2019 : 50), voire comme un « régime de parole et d'action » à part entière (Puccio-Den 2019a : 600).

## ***Objectifs du numéro***

Lorsque l'on essaye de dresser l'état de l'art d'un objet de recherche comme le silence, on est saisi par son caractère multiforme, en même temps que par la monotonie de ses approches. Certaines analyses, on l'a dit, pointent l'incertitude sur ce qu'il *est* et tentent de le définir par rapport à ce qu'il *n'est pas* : le bruit, le son, la parole. D'autres analyses tendent, elles, à l'associer à des champs d'enquête qui reviennent régulièrement : le silence de la relation au religieux ; le silence comme forme de résistance passive (*omerta*) ; le silence imposé comme forme de domination ; le silence comme expérience psychique individuelle. Ainsi, si le philosophe italien Pier Aldo Rovatti y identifie un lieu de non-coïncidence entre les mots et les choses, berceau de l'oscillation permanente des signifiés (Rovatti 1992 : 130), des historiens comme Alain Corbin (1994) font coïncider « faire silence » et « parole intérieure », retour sur soi, repli dans une intimité où la personne s'élabore dans la rencontre avec la nature, avec l'être aimé, avec Dieu.

Du côté des anthropologues, le silence est mis au cœur et au service d'un dispositif culturel de résistance. Ainsi, Maria Pia Di Bella (2008) interprète l'*omerta* comme un modèle culturel de comportement mis en œuvre par le peuple sicilien face aux contradictions sociales émergées en Sicile suite à la création de l'État italien (1861). Pourtant, cette « ruse » du peuple semble pouvoir se retourner contre lui, et le silence se transformer aussitôt en instrument de pouvoir, de terreur ou de coercition mentale, où « la pensée ne se situe plus devant l'infini du sens, mais subit l'injonction de se taire ou de consentir au pire (Le Breton, 1997 : 94).

Notre perspective sera bien différente de celles jusqu'ici énoncées. Tout d'abord, il s'agira de privilégier le silence comme pratique partagée plutôt que comme technique du soi. Des historiens se sont intéressés au « silence intérieur » comme espace où s'élabore l'individualité (Corbin 1994), en décrivant certaines catégories d'individus silencieux par antonomase, règle ou choix de vie, comme les moines. Les études que des ethnologues ont consacrées à l'univers feutré des moniales (Sbardella 2010) ont montré que, pour ces dernières, « faire silence » est une manière de contrôler le corps pour pouvoir établir une connexion métaphysique avec le divin. Ce numéro se propose d'explorer bien d'autres univers sociaux où le silence est moins affiché comme pratique collective, voire comme règle partagée, bien qu'il soit tout aussi prégnant et structurant : quelle place tient-il au sein de pratiques comme la danse, la musique, l'art, la pédagogie, la politique ou la fabrique des sciences sociales ? Une réflexion de cette ampleur ne peut être qu'interdisciplinaire : anthropologie, sociologie, histoire, philosophie, théorie de l'art, musicologie, épistémologie seront donc ici convoquées pour atteindre une meilleure intelligibilité du silence comme pratique, comme *faire et faire faire*.

Pour accomplir ce programme, nous avons dégagé quelques axes de recherche, qui ne sont pas exclusifs d'autres approches possibles de la question du silence, mais se présentent comme des orientations ou des pistes à explorer prioritairement.

## ***Axes thématiques***

### **1. Ethnographier le silence**

Le projet d'une « anthropologie du silence » s'est essentiellement fondé sur des matériaux littéraires où le silence apparaît comme d'une dimension de l'être à préserver dans une intimité lointaine du « tintamarre » de la modernité (Le Breton 1999). Ce numéro aspire à au

contraire fonder une ethnographie du silence comme méthode d'enquête et comme problématique théorique où ce dernier ne serait plus traité comme le résidu archaïque d'un temps révolu, mais considéré comme un espace fréquenté par les « modernes », à fréquenter d'autant plus par les sciences sociales. Quels sont les terrains du silence aujourd'hui ? Et comment les « ethnographier » ?

L'ethnographie comporte une attention à la dimension empirique des phénomènes sociaux, appréhendée par le biais d'un ensemble de techniques d'observation complétées par des interactions verbales avec les acteurs. Mais ces derniers peuvent résister à cette démarche soit parce qu'ils sont des actants qui ne peuvent pas parler – c'est le cas des objets rituels ou culturels – soit parce qu'ils ne veulent pas parler – c'est le cas des membres d'associations criminelles, de sociétés secrètes ou de groupes souhaitant, à divers titres, préserver le secret sur la nature de leur pratiques –, soit parce que ce qu'ils font joue sur d'autres registres langagiers – c'est le cas pour des artistes ou des danseurs. Là où l'anthropologie trouve sa limite, elle découvre aussi son pouvoir heuristique car bien souvent ces limites nous guident vers une appréhension et une compréhension nouvelle de nos objets d'étude. Ce numéro voudrait contribuer à produire des outils méthodologiques pour aborder des terrains où la parole comme instrument d'interaction se montre défaillante, incitant par là-même à explorer des voies nouvelles, attentives à la multitude de ressorts de l'action sociale et des modalités de communication. Le non-dit, le tacite, l'implicite, la parole cachée, l'opacité du signifiant, le mensonge, interprétés comme autant de *figures du silence*, constituent une part essentielle de notre vie sociale que ce numéro thématique se propose d'explorer par la méthode ethnographique.

Ce numéro propose d'assumer une nouvelle posture face à notre travail dans sa double dimension, non seulement de chercheurs qui enquêtent sur le silence, mais aussi de chercheurs qui écrivent sur le silence. Écrire sur le silence revient-il nécessairement à le traduire en mots ? Quels sont les coûts de cette opération, qui ne soumet pas seulement ce à quoi elle s'applique à une traduction mais lui impose aussi une transformation ontologique ? Autrement dit, comment gérer l'écart entre les choses telles qu'elles sont et qu'elles *existent* dans le silence, et les mots que nous employons pour les décrire ? On peut d'ailleurs se demander si les êtres ou entités « dont on ne parle pas » (Williams 1995) existent *réellement* (à savoir comme réalités sociales et socialisables), ou si ces « choses invisibles » (Puccio-Den 2019b) ne sont pas en partie *créées* par ces opérations de traduction ou de verbalisation (Hirschauer 2006).

## 2. Faire silence, faire lien

Prenant à contrepied l'image courante qui le représente comme un « mur », nous nous intéresserons aux liens créés par le, ou en silence. Dans un article intitulé « l'art d'infléchir les âmes », Anne-Christine Taylor analyse la place qu'occupent les chants silencieux dans la fabrication de liens de parenté symbolique (Taylor 2017). Nous savons que les liens scellés par le silence sont d'autant plus forts qu'ils ne sont pas explicités, d'autant plus solides qu'ils ne sont pas dits (Jamin 1977). Des études plus récentes montrent que ces derniers passent par les sens, les émotions (Bénéï 2008), l'implicite, le non-dit (Bianchi, Sbardella 2019), le tacite (Perret 2016). Ces liens impliquent non seulement les humains entre eux, mais aussi les relations que ces derniers entretiennent avec des non-humains (animaux, plantes, êtres métaphysiques) : ce numéro encourage des réflexions sur l'ontologie de ces êtres, menées sur la base de descriptions ethnographiques des interactions entre tous ces actants.

Des entreprises de recherche préalables à la nôtre ont exploré le secret comme « processus », pointant son pouvoir structurant, qui confère « une consistance à des collectifs par la production d'une intimité culturelle » (Adell 2014). Ce numéro prolongera cette voie heuristique en élargissant ce questionnement au silence. Secret et silence ne se recourent pas, mais ont au moins un point en commun : le premier comme le second ne recouvrent pas uniquement la sphère du dire et se composent de pratiques sociales performatives. Jeanne Favret-Saada signalait déjà, dans ses enquêtes sur la sorcellerie dans le bocage, que dans le silence des échanges avec ses interlocuteurs, c'était la violence de ce qui n'était *pas dit* qui émergeait ravageusement (Favret-Saada 1977). Des travaux ont déjà été consacrés à l'indicible d'expériences de violence extrême et de vécus traumatiques (*Mots* 1998). Reste à comprendre comment traiter la violence de ce qui n'est pas exprimé dans l'interaction ethnographique, tout comme la violence implicite dans les aveux de ceux qui semblent n'avoir rien à dire, « ou si peu » (Rechtman 2020 : 40) sur les actes d'une atrocité hors norme qui leur sont imputés.

### 3. Arts du silence, silence dans l'art

Un autre aspect du silence que ce numéro se propose d'explorer est sa dimension politique, mais dans un sens quelque peu différent par rapport à ce qui a déjà été fait. Des historiens de l'Antiquité se sont interrogés sur la place du silence dans le discours politique (Montiglio 1994). Plus récemment, cette même dimension a été examinée dans un numéro consacré aux usages et interprétations du silence dans le discours politique contemporain. Ce qui nous occupera dans ce numéro, ce n'est pas tant « Ce que se taire veut dire » (*Mots, les langages du politique*, 103/2013), c'est plutôt ce que taire *peut faire*. En histoire, cela amène à s'intéresser à « une pragmatique du silence », une pragmatique « codifiée, voir dramatisée, qui détermine une hiérarchie sociale de ceux qui se taisent ou de ceux qui font taire » (Debiais 2019 : 26). Cependant la dimension politique du silence se présente sous un aspect aussi ambigu que réversible : lot des classes dominées ou arme des dominants ? Signe de la résistance du peuple vis-à-vis de l'État (selon l'interprétation courante de l'« *omerta* »), ou plutôt marque de l'emprise que les dominants exercent sur les dominés en alternant puissance subjuguante de la parole et pouvoir tétanisant du silence ?

Ces thèmes ont déjà été explorés dans des études sur le théâtre politique (Boulanger 2010), ou dans des théorisations qui, comme la *Muted Groups Theory* (Ardener 1975), s'inscrivent dans le tournant féministe des années 1970, pointent une question de grande actualité : quels mots peuvent trouver les dominés pour s'exprimer si ce n'est ceux qu'ils trouvent dans le langage fabriqué par les dominants ? Ici aussi, ce sont les revirements possibles qui nous intéresseront, en ce qu'ils sont susceptibles de dynamiser le schéma habituel « silence des dominés », « langage des dominants » : et si le silence était justement un langage à travers lequel les dominés tentent de renverser le rapport de force instauré par les dominants ? Les études pionnières que des ethnologues ont consacrées aux moniales (Sbardella 2010) ont montré que *faire silence* est une manière de contrôler le corps pour établir une connexion métaphysique avec le divin. Mais le travail des moniales sur les reliques est aussi un exemple emblématique de la manipulation des traces ou « restes » du divin par des femmes qui instaurent par ce biais les conditions d'un lien privilégié avec un ordre (métaphysique) dont elles sont exclues par la hiérarchie ecclésiastique. Le silence ne serait-il donc pas l'art de s'approprier le pouvoir de ceux et celles qui n'ont pas, à véritablement parler, de pouvoir ?

Du silence comme art au silence dans l'art, lorsque les historiens de l'art du Moyen Âge ont abordé le silence, ils se sont intéressés à la *forme* qu'on lui a donnée dans le passé, que ce soit

dans les images, les pensées, les représentations ou les pratiques (Vincent 2017). Ces travaux ont récemment étudié le silence dans sa dimension « positive » (Debiais 2019 : 11), créative d'autres modes d'expression, d'autres modalités de communication, d'autres manières d'être ensemble. En histoire de l'art médiéval, l'absence d'écriture se présente comme une autre forme de langage, à décrypter. Étudier le silence n'est pas étudier l'absence de langage, de même qu'étudier le vide n'est pas étudier une absence d'image : c'est l'apport des travaux d'Elina Gertsman, qui invite à penser « en plein » ce que l'histoire de l'art avait longtemps considéré comme un « vide » (Gertsman 2018). Si la sémiotique du silence a déjà été relevée (Barthes 1971), sa dimension sensorielle, affective, émotionnelle, phénoménologique reste obscure pour les sciences sociales, celle-là même que des artistes, des architectes (Formes du silence, 2016), des musiciens (Laborde 2001) ont exploitée. Les propositions d'articles pourront privilégier ces dimensions à partir de cas empiriques ou d'œuvres qui exploitent le silence comme matière vive de la création.

### ***Calendrier***

Les propositions de contributions (titre et résumé de 4.000 à 6.000 signes, références bibliographiques incluses, en français ou en anglais) sont attendues pour le **15 janvier 2021**. Elles mentionneront les principaux axes de démonstration ainsi que le matériau (enquêtes et/ou archives) mobilisé et seront assorties d'une notice bio-bibliographique de l'auteur.

Elles doivent être envoyées à la coordinatrice du dossier, Deborah Puccio-Den : [deborah.puccio-den@ehess.fr](mailto:deborah.puccio-den@ehess.fr).

La sélection des propositions sera transmise aux auteur.e.s courant **février 2021**. Les textes définitifs (de 35.000 à 70.000 signes max., espaces et bibliographie compris) devront être envoyés avant le **31 août 2021**.

La publication de ce numéro d'*Ethnologie française* est prévue pour l'automne 2022. La mise en forme des articles retenus s'appuiera sur la note aux auteurs de la revue : <http://ethnologie-francaise.fr/proposer-un-varia/>.

## Références bibliographiques :

- Adell, Nicolas, 2014, *Mondes contemporains* 35, « Faire le secret ».
- Bénéï, Véronique, 2008, *Schooling Passions: Nation, History, and Language in Contemporary Western India*, Stanford, Stanford University Press.
- Boulanger, Alison, 2010, « Silence et violence dans le théâtre de Harold Pinter et Thomas Bernhard », in *Écriture et silence au XX<sup>e</sup> siècle*, Michèle Finck, Yves-Michel Ergal (dir.), Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg : 145-157.
- Bruce, Scott G., 2007, *Silence and sign language in medieval monasticism: the cluniac tradition*, Cambridge, Cambridge university press.
- Corbin, Alain, 2016 [1994]. *Histoire du silence. De la Renaissance à nos jours*. Paris, Albin Michel.
- Debiais, Vincent, 2019, *Le silence dans l'art*, Paris, Éditions du Cerf.
- Di Bella, Maria Pia, 2008, *Dire ou taire en Sicile*, Paris, Éditions du Félin.
- Favret-Saada, Jeanne, 1977, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*. Paris : Gallimard.
- Formes du silence*, 2016, Le Corbusier, Geneviève Asse, Jaromir Novotny, Friederike von Rauch, Michel Verjux. Suresnes : Editions Bernard Chauveau.
- Gertsman, Elina, 2018, « Phantoms of Emptiness: The Space of the Imaginary in Late Medieval Art », *Art History* 41-5 (2018) : 800-837.
- Hirschauer, Stefan, 2006, « “Puttings things into words. Ethnographic Description and the Silence of the Social” », *Human Studies*, Vol. 29, No. 4 : 413-441.
- Jamin, Jean. 1977. *Les lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret*. Paris: François Maspero.
- Kidron Carol A., 2009, « Toward an ethnography of Silence: The Lived Presence of the Past in the Everyday Life of Holocaust Trauma Survivors and Their Descendants in Israel », *Current Anthropology*, Vol. 50, 1 : 5-27.
- Laborde, Denis, 2001. « Thelonious Monk, le sculpteur de silence », *L'Homme*, 158-159 : 139-178.
- Le Breton, David, 1999, « Anthropologie du silence », *Théologiques* 7 (2) : 11–28.
- Le Breton, 1997, *Du silence*, Métailié, Paris.
- Montiglio, Silvia, 1994, « Prises de paroles, prises de silence dans l'espace athénien », *Politix* 26 : 23-41.
- Mots* 56, 1998, « La Shoah, silence... et voix », Anny Dayan-Rosenman (dir.).
- Mots, les langages du politique* 103, 2013, « Ce que se taire veut dire. Expressions et usages politiques du silence », Denis Barbet, Jean-Paul Honoré (dir.).
- Perret, Catherine, 2016, « L'humain, le tacite », in *Effraction de la pudeur. Quand la violence politique fait ravage*, Christien Prouet Claire (dir.), Toulouse, éd. Erès : 215-221.
- Puccio-Den, Deborah,  
 - 2017 « Faire danser », *Psychanalyse*, 38, pp. 75-89.  
 - 2019a, « Mafiacraft. How to Do Things with Silence », *HAU Journal of Ethnographic Theory* 9(3) : 599-618.  
<https://www.haujournal.org/index.php/hau/article/view/1389>.  
 - 2019b, « Invisible Things », *HAU Journal Journal of Ethnographic Theory* 9(3) : 642-649.  
<https://www.haujournal.org/index.php/hau/article/view/1394>.
- Rovatti, Pier Aldo, 1992, *L'esercizio del silenzio*, Raffaello, Cortina, Milano.
- Sbardella, Francesca, 2010, « Ecouter, regarder, se taire: dialoguer dans la clôture », *Terrain* 54 : 141-151.  
 - 2015, *Abitare il silenzio. Un'antropologa in clausura*, Rome, Viella.

- 2019, « Silenzi e non-detti. Controllo discorsivo nella clausura cattolica contemporanea (Francia, 2006-2014), in Ester Bianchi, Francesca Sbardella (dir.), *Il silenzio nelle religioni del mondo. Una riflessione diacronica, multidisciplinare e transculturale* : 574-590.

Taylor, Anne-Christine, 2017, « L'art d'infléchir les âmes. Les chants anent des Jivaro achuar comme techniques d'apparement », *Terrain*, 68 : 46-67.

Vincent Alexandre, 2017, « Une histoire de silences », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 72 (2017) : 633-658.

Williams, Patrick, 1995, *Nous on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme.